

TEXTE 1

Il était presque minuit quand le téléphone a sonné. Valérie était déjà couchée, elle venait à peine de s'endormir, le sommeil ayant tardé à s'emparer de son corps. Elle avait du mal à s'endormir ces temps-ci. Sans doute, son voyage récent au Brésil y était pour quelque chose. Ce décalage horaire de quelques heures était sûrement coupable. Les sonneries du téléphone ont dû insister, le vibreur a dû aussi se mettre de la partie, et la lumière du portable sur la table de nuit a participé à essayer d'éveiller Valérie. Elle a sursauté dans son lit, et s'est demandé si Guillaume était réveillé lui aussi. Mais non, c'est vrai, il n'était pas à côté d'elle, il était en voyage pour son boulot. Elle a attrapé son téléphone, les yeux bouffis de sommeil n'ont pas reconnu le numéro qui s'affichait.

+61. Un appel d'Australie. Elle ne connaissait pourtant personne en Australie. Elle se remémora les défis « les chiffres et les mots » que son père et elle avaient inventés autrefois. Mémoriser tous les numéros et nom des départements français. Puis les indicatifs téléphoniques des pays. C'est pour cela qu'elle avait tout de suite su que l'appel venait d'Australie.

L'Australie, cela la faisait rêver : les grands espaces, les animaux et puis l'hémisphère sud : on devait être en juillet là-bas et elle se prit un instant à rêver des belles plages de sable des petits îlots. Qui pouvait bien l'appeler d'Australie. Enfin, elle décrocha le combiné...une voix grave commença à lui parler en anglais : cela faisait longtemps qu'elle ne pratiquait plus cette langue et elle dut se concentrer fortement pour comprendre quelque chose, ce qui eut pour effet de la réveiller complètement. Il s'agissait d'une agence de voyage qui tirait des numéros au hasard pour offrir des voyages en Australie : le rêve devenait réalité ! Le voyage s'organisait et les principaux détails prenaient corps, quand une sonnerie retentit etelle se réveilla, comprenant que le coup de fil d'Australie était un rêve. Elle décrocha le combiné qui, en fait, affichait un numéro bien familier : c'était sa voisine du dessous qui venait de rentrer et la prévenait qu'elle avait laissé ses phares allumés. C'était bien dommage, mais elle n'a jamais oublié cet épisode, qui a marqué le début d'une longue série de voyages : si elle n'a pas encore pu aller en Australie, destination trop lointaine et trop chère, cela demeure le but de sa vie et son ultime désir.

TEXTE 2

Il était presque minuit quand le téléphone a sonné. Je somnolais dans une douce torpeur pendant que Margaret Thatcher et la reine Elisabeth s'affrontaient sur l'apartheid dans mon poste de télévision. J'ai tout de suite pensé que franchement, elle abusait de m'appeler à cette heure-là ! Combien de fois lui avais-je dit que je ne voulais plus qu'elle m'appelle après 21h ? Trop de fatigue accumulée à cette heure-là, trop de stress à imaginer le pire, trop de justification à fournir à Thibault qui déteste tous les coups de fil, a fortiori tardifs, et ceux de ma sœur encore plus. Bref j'ai décroché avec la ferme intention de lui passer un ultime savon et de raccrocher tout de suite pour savoir si Elisabeth avait fait plier cette garce de Thatcher.

Imagine ma surprise de découvrir que c'était Serge au téléphone !

Il venait d'arriver à Paris par le dernier train et n'avait nulle part où coucher. En plus, le métro était en grève et il ne pouvait arriver tout seul chez moi. Il n'avait pas pu me prévenir...

La visite d'un vieux copain était toujours une excellente nouvelle : en plus, son coup de fil m'avait complètement réveillée et je n'eus aucun mal à m'habiller, sortir la voiture et foncer à la gare de Lyon ; il y avait des embouteillages dans Paris et je mis presque une demi-heure à me rendre au lieu de notre rendez-vous. Pendant ce moment, je me demandais ce qui avait pu le conduire ici en milieu de semaine, lui qui détestait Paris et n'y avait, de plus, aucune activité professionnelle : venait-il à une exposition ou à un salon, ou avait-il fait une rencontre...

Je retrouvai Serge comme convenu au pied du grand escalier, il était pâle et frigorifié mais son beau sourire illuminait son visage de beau gosse. Il m'avait toujours plu ce garçon mais je ne correspondais absolument pas à son idéal féminin. Je m'étais faite très vite une raison et nous étions devenus de grands amis partageant confidences, sentiments, frustrations et grandes joies. J'aimais son esprit vif, son côté aventurier et imprévisible. Son appel de cette nuit en était une parfaite illustration. Pour ma part je n'aurais jamais imaginé débarquer comme cela en pleine nuit chez un ami. Peur de déranger, peur d'être mal accueillie. Plus sûr de lui, Serge n'avait pas ce genre d'angoisse.

Il m'expliqua très vite qu'une opportunité professionnelle au Figaro était la raison de sa venue. Il avait un rendez-vous le lendemain matin à 11 heures. Il était pressenti pour le poste de Responsable du service cultures du journal. Il rêvait de revenir vivre à Paris, il s'était peu à peu lassé de sa vie à Rennes, de la bourgeoisie locale extrêmement conventionnelle et du quant à soi provincial. Le Figaro était un grand quotidien national et accordait une place substantielle aux sujets culturels, sur Paris mais aussi sur toute la France et parfois à l'international. Cela promettait d'être passionnant.

TEXTE 3

Il était presque minuit quand le téléphone a sonné. Le téléphone fixe, cela va sans dire, mon portable passe automatiquement en « ne pas déranger » à 23h30. Et celui d'Anaïs aussi, cela n'a pas été sans mal pour lui faire adopter cette habitude, mais au bout de la troisième fois que nous eûmes été réveillées par le SMS de son opérateur téléphonique lui promettant sa facture, elle s'est laissé convaincre.

Elle fait une exception quand Mathias sort, il a pourtant 20 ans, et j'ai eu beau lui signaler que quand nous sortions à cet âge-là, il n'y avait pas de téléphone portable, elle préfère, « au cas où ». « Je dors mieux si je sais qu'il peut me joindre ». Ce n'est pas vrai, elle dort toujours mal tant que Mathias n'est pas rentré.

Mais cette semaine Mathias est chez son père et Anaïs ne pousse pas l'instinct maternel jusqu'à savoir si Mathias sort ou non quand il n'est pas chez nous.

Le téléphone s'est arrêté.

Je retrouve Anaïs dans le salon près du téléphone. Nous sommes arrivées trop tard. Nous nous interrogeons du regard : qui peut bien appeler à une heure aussi tardive ? Cela n'arrive jamais. Ce ne peut être Mathias car il aurait utilisé son portable. Angoissée Anaïs regarde son téléphone portable : pas d'appel, pas de sms.

Et s'il était arrivé néanmoins quelque chose ? Mathias a-t-il perdu son portable ? lui est-il arrivé quelque chose de grave. Je tente de la raisonner mais comme me dit un copain psychiatre, cela ne sert à rien de rassurer un anxieux. Elle convient

tout de même que le téléphone devrait sonner de nouveau si c'est un appel urgent. Je lui propose une tisane mais c'est d'un cognac dont elle a envie.

Tout à coup, la sonnerie du téléphone retentit à nouveau.

Nous nous regardons l'une, l'autre. Qui de nous deux va décrocher ? Je tends la main ; après tout je suis chez moi. A la troisième sonnerie, j'attrape le combiné et j'aperçois un nom sur l'écran. Mamie. C'est ainsi que les enfants avaient enregistré le numéro de leur grand-mère à la maison de retraite comme ils lui avaient enregistré le nôtre sur son téléphone de la maison de retraite.

- Allo
- Allo, qui est à l'appareil ?

J'entends, étouffées, les bribes d'une conversation « Non, Madame Louly, il ne faut pas téléphoner à cette heure. Non, Madame Louly, il ne faut pas appeler votre fille Anne à Minuit. Allez, Madame Louly, raccrochez s'il vous plaît. »

- Bip, bip, bip...

Pourtant Maman est morte il y a maintenant 6 mois. Mais ce soir, grâce à cette Madame Louly que je ne connais pas et à la maison de retraite où tout était très folklorique dans les procédures mais si merveilleux dans les rapports humains, Maman m'a souhaité mon anniversaire.

TEXTE 4

Il était presque minuit quand le téléphone a sonné. On n'en était qu'à la fin du huitième mois, j'ai pensé qu'il s'agissait sans doute d'une de ces nombreuses campagnes publicitaires qui nous harcelait à toute heure. Je ne me suis pas pressée pour répondre. La sonnerie s'est arrêtée, puis a repris cinq minutes plus tard. Cette fois, en retenant mon souffle, j'ai décroché : « Elle » était née, toute petite, avec quelques semaines d'avance, mais toute mignonne et surtout bien vivante : juste quelques heures de couveuse pour peaufiner son entrée dans ce monde. Un nouvel être humain était entré dans ce monde. Quel serait son destin ; je ne pouvais m'empêcher de penser à la planète qui se réchauffait, aux émeutes, à la crise économique...

Malgré toutes ces interrogations qui me venaient à l'esprit, je ne pouvais pas empêcher le bonheur de prendre le dessus. Je m'étais tellement inquiétée pour cette grossesse. Peut-être avais-je aussi été traumatisée par ma propre expérience, une mise au monde difficile, des problèmes de santé pour mon nouveau-né, si bien que je me sentais extraordinairement soulagée de savoir cette enfant en excellente forme. Mon mari, lui, ne cessait de me répéter qu'il fallait que j'arrête d'angoisser pour tout et n'importe quoi, et qu'à force d'envisager les problèmes, cela les faisait arriver. Si bien que je n'osais pas lui dire, parfois, les catastrophes qui me passaient par la tête. Et son mari, à ma fille, est-ce qu'il serait le papa sur laquelle ma toute petite-fille pourrait s'appuyer sa vie durant ? Je ne le sentais pas cet homme-là, pourvu qu'il ne la laisse pas tomber, mon unique enfant, la prunelle de mes yeux. Encore une vue de mon esprit ?

D'ailleurs n'était-ce pas bizarre que ce ne soit pas lui qui m'ait appelée ? Je sais bien que maintenant, avec les péridurales, les femmes sont moins fatiguées juste après l'accouchement. Mais cela m'étonne que ce soit ma fille qui ait récupéré son portable pour me prévenir au lieu de demander au père de le faire. Est-ce qu'il serait possible qu'il ne soit pas sur place, qu'il n'ait pas pu l'accompagner ? Ou plutôt qu'il ne se soit pas rendu disponible pour y aller avec elle, comptant comme toujours sur l'indéfectible amitié de Sophie, complice et confidente de ma fille depuis la maternelle, qui avait su se libérer pour l'accompagner aux réunions de préparation à l'accouchement bien plus souvent que Martial ! Plus j'y pense et plus je trouve cela bizarre que ce ne soit pas lui qui m'ait annoncé la nouvelle. Cela expliquerait aussi pourquoi Julia a raccroché si vite : peut-être pour que je n'ai pas le temps de lui poser la question ? C'est ça : il devait être absent. Encore à un de ces diners d'affaire si productifs soi-disant. Oui c'était sûrement ça ! Et Julia n'a pas voulu m'appeler pour l'emmener à l'hôpital afin de lui sauver la mise vis-à-vis de nous. J'espère que Sophie était disponible. Oui elle aura tout lâché pour l'accompagner, elle. Je sentais bien que ce mec n'était pas fiable. Mais que va devenir ma petite-fille avec un père pareil ?

TEXTE 5

Il était presque minuit quand le téléphone a sonné. Je me réveillai en sursaut, reconnus très vite la sonnerie de mon téléphone portable. L'impression ressentie

était désagréable car j'eus tout de suite un mauvais pressentiment. Apeurée et morte d'inquiétude je criais presque Allo, j'avais déjà anticipé le pire. Ma sœur m'annonça que son fils avait eu un accident de la route et qu'elle se trouvait à l'hôpital. Sa voix se brisa. Elle eut la force de me dire qu'il était entre la vie et la mort. Julien était un jeune conducteur et n'avait que 19 ans.

J'avais les jambes coupées, la gorge totalement sèche et je me sentais si désemparée que je ne savais que lui dire. Quand j'ai pu enfin articuler un peu, je n'ai fait que répéter en boucle : « ça va aller, tu vas voir ; ça va aller, tu vas voir ; ça va aller, tu vas voir » comme une litanie qui visait autant à la rassurer qu'à me convaincre. Face à l'assourdissant silence de ma sœur, j'ai continué avec une suite décousue de questions idiotes : mais il est dans quel hôpital ? que faisait-il dehors si tard un mardi soir ? il allait où ? et il était seul dans la voiture ? il y a d'autres blessés ? Elle annonçait de vagues réponses que je n'arrivais pas vraiment à capter, obnubilée que j'étais par l'image de mon filleul intubé dans un lit de réanimation. Cet enfant qu'elle avait eu tant de mal à avoir à près de 40 ans, après des années de traitements, de PMA et de FIVE. Cet enfant auquel elle a tout sacrifié.

« J'arrive ! ». Que faire d'autre que d'y aller, être avec elle, la soutenir une fois de plus, abasourdie que le destin s'acharne encore sur elle. Mais pourquoi, pourquoi faut-il que ce soit sur Julien, et donc sur elle, que cela tombe ? N'a-t-elle pas eu sa dose de malheurs, entre son enfance bouffée par la maladie, ses amours sans lendemain qui l'ont laissée seule, jusqu'à l'arrivée tant désirée de Julien... et là encore, quel parcours du combattant, que d'efforts pour que cet enfant vienne au monde.

Dans le taxi qui me conduisait vers eux, je repoussai de toutes mes forces mes pensées négatives. J'étais sûre que Julien allait mourir. J'avais envie de vomir à cette idée, j'étais réellement prise de hauts le cœur, mais au fond de moi je le savais, ça allait arriver. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Il était loin le temps des promesses d'enfance « si Carole guérit, alors je promets de ne plus manger de chocolat pendant ... pendant... toute ma vie... ». Je ne mangeais plus de chocolat, mais Julien allait mourir. Et je ne pouvais rien y faire, aucun serment de ma part ne pouvait rien y changer.

TEXTE 6

Il était presque minuit quand le téléphone a sonné.

Antoine se reprocha aussitôt de n'avoir pas activé le mode « ne pas déranger » ; puis il réalisa que cela n'avait désormais plus d'importance puisqu'il n'y avait plus de bébé à ne pas réveiller.

La première sonnerie avait déclenché chez lui une réelle « surprise », à la deuxième sonnerie, il avait, sans surprise, enclenché le mode bien habituel chez lui d'« auto reproche ». Jamais il n'était satisfait de lui-même, de ses décisions. Il décida d'expérimenter le mode « indifférence », celui-là même que son psy lui conseilla de mobiliser quand l'angoisse le prenait. Car cette troisième sonnerie avait déclenché chez lui une onde de peur, celle de la mauvaise nouvelle. Qui appelle à minuit si ce n'est pas pour annoncer une mauvaise nouvelle ?

Non, il ne décrochera pas. A la quatrième sonnerie, il se redresse d'un coup dans son lit, allume la lumière d'un geste rageur, et se lève pour aller aux toilettes.

Non seulement il ne décrochera pas, mais il ne regardera même pas qui appelle, il va y arriver, il n'y a pas de raison qu'il n'en soit pas capable.

Il a laissé la porte des toilettes ouvertes et, alors qu'il s'apprête à tirer la chasse, il suspend son geste et tend l'oreille : va-t-il y avoir le bip signalant que son correspondant lui laisse un message ? Il renonce à tirer la chasse, et retourne vers sa chambre.

« Tu t'es lavé les mains ? ». La voix stridente de sa grand-mère, d'outre-tombe elle continue à lui pourrir la vie. Avec une pensée d'excuse pour son psy, il fait demi-tour et retourne se laver les mains. C'est quand même plus propre. Surtout s'il doit toucher son téléphone.

Le téléphone ne sonne plus et il n'a pas entendu le bip du message vocal.

Bon, pas de message, un coup de fil à une heure aussi tardive, Antoine ne va jamais pouvoir se rendormir. Sa résolution de ne pas décrocher lui paraît soudain un peu ridicule. Qu'est-ce qu'il vaut mieux : regarder qui l'a appelé ou rester debout toute la nuit à se demander qui a bien pu le joindre. Il a beau entendre les paroles de son psy, l'indifférence ne marchait pas sur commande, surtout quand

quelqu'un, vous ne savez pas qui, vous appelle à minuit ? Et si c'était très grave ? Et s'il fallait qu'il sorte ? Et si c'était sa fille (qui n'était plus un bébé certes, mais qui pouvait encore avoir besoin de lui) qui était agressée et qui l'appelait au secours ? Bon, Louise appellerait sans doute d'abord son ex-femme. Mais, et si Laurence n'était pas joignable, elle se mettait souvent en mode Avion avant d'aller se coucher ?

Il regarde son téléphone de loin, qui le nargue. Il s'approche. Après tout, il s'est lavé les mains pour pouvoir l'attraper. Il cherche fébrilement les appels en absence, il n'y en a aucun. Il cherche une deuxième fois. Et non, rien. Interloqué, il se demande s'il n'a pas rêvé. Quand tout à coup, la sonnerie se fait de nouveau entendre. Oh mais quel con ! Il a actionné l'alarme, par erreur, sur minuit, sur quatre sonneries, avec rappel au bout de dix minutes. Antoine se dit alors, énervé comme jamais, je vais changer tout de suite la sonnerie de cette foutue alarme, elle ressemble trop à celle de mes appels.